

délense et illustration de la chanson paillard

La chanson paillard est le dernier refuge de la chanson populaire française.

C'est un fait. Certains le déplorent. Nul ne peut le nier.

Pour s'en convaincre, il suffit de faire une brève expérience ethnologique et musicale

Réunissez quelques citoyens allemands ; enfermez-les dans une « Bierstube » et arrosez-les de quelques hectolitres de bière de Munich et de vin du Rhin. Vous n'aurez pas à attendre longtemps. Dès que la température deviendra convenable, l'assistance se mettra à osciller de droite à gauche en émettant une mélodie lugubre :

*« Ich weiss nicht was soll es bedeuten
Das ich so traurig bin... »*

ou quelque autre de ces ballades brumeuses encombrées de chevaliers mélancoliques, de petites fleurs bleues et de grandes blondes vaporeuses... Tout cela en une polyphonie savante à peine scandée ça et là par les sanglots pathétiques du tuba et de l'ophécléide.

Réunissez quelques ressortissants italiens. Après un arrosage discret de « Chianti » et de « Lachrima Christi », vous aurez droit au gazouillis des mandolines mêlé aux sublimes vagissements des ténors, dans les plus émouvantes pages du « bel canto » :

*« O pasta asciutta, sago di pomodoro... »
« O Violetta, piu bella que il culo della padella. »*

Avec des Espagnols il ne faudra que quelques bonbonnes de vin andalou pour que castagnettes et talons se mettent à crépiter et que s'élèvent les voix des « cantaores » farouches et passionnés :

*« Ay, Ay, Ay te quiero mi corazon... »
« Adios Maria Rosa, la muerta perfumada de los piojos. »*

7

Même dans cette Angleterre réputée pourtant peu musicale, on a pu voir, paraît-il, dans les pubs, après absorption de quelques fûts de guinness une équipe victorieuse de cricket chanter à 4 voix l' « Alleluia » du Messie, tandis que, d'après le chroniqueur sportif, les servantes dévouées accompagnaient les choristes en grattant le trou de leur luth...

Dans toute cette Europe musicale où s'épanouissent les traditions mélodiques les plus suaves, les inventions poétiques les plus sublimes, une seule exception :

Réunissez quelques Français dans une caserne, une salle de garde, un autocar, une sacristie... Pour peu qu'ils disposent d'un minimum de Beaujolais de Sauvignon, de vin de messe ou de Châteauneuf-du-Pape, quels que soient leurs antécédents culturels, leurs grades, leur éthique et leurs inaptitudes musicales, ils vous chanteront avec le même enthousiasme des choses aussi diversement édifiantes que

*« Lève la jambe, voilà qu'ça rentre
Lève la cuisse, cuisse, cuisse, voilà qu'ça glisse... »
« Branle, branle, Charlotte... »
« Si tu voulais chatouiller mon lézard... »
« La femme du vidangeur, préfère à toute odeur... »
« Y a qu'la peau d'couilles pour conserver l'tabac... »
« Un morpion motocycliste... »
« La Duchesse de la Trémouille, malgré sa grande pitié... »
« Céline si tu m'aimais, tu me ferais des nouilles... »
« Non, non saint Eloi n'est pas mort
Car il bande encore... »
... etc., etc... »*

Quels que soient les efforts louables des conservatoires régionaux, des groupes folkloriques poussiéreux ou de quelques chanteurs à prétentions populistes, c'est cela le vrai répertoire musical des Français !

On peut le déplore pour des raisons musicales et littéraires évidentes, mais c'est un fait que nul ne peut nier : la chanson paillard EST la chanson populaire française et c'est le seul répertoire commun de la jeunesse française.

Et notre tâche n'est certes pas ici de le déplore.

Ce que nous voulons, c'est démontrer, simplement, que si l'on tranche la veine paillard, c'est la fine fleur de la poésie française qui sera tuée par l'hémorragie. Si l'on veut faire rentrer les chansons gauloises au fond des gosiers, c'est le meilleur du génie de notre race que l'on étouffera.

Comment mieux faire cette démonstration qu'en citant quelques-uns de nos plus grands poètes dans leurs œuvres les plus méconnues.

Ainsi, à l'époque des troubadours, bien des poètes valaient abandonner les thèmes éculés de l'assommante rhétorique des romans courtois.

Au XI^e siècle, Guillaume de Poitiers aimait fort les femmes :

« On m'appelle Maître Infaillible
La femme qui m'a eu un soir
Le lendemain veut me ravoir... »

Au XII^e siècle, Marcabrun, ne les aimait pas

« Que Dieu ne pardonne jamais
A ceux qui servent et honorent
Ces putains ardentes et brûlantes
Pires que je ne saurais dire
Tant leur chant d'obriber le clou
Que beauté ni laidour n'y font
Et mieux leur plaît qui mieux les bourre. »

Au XIII^e siècle Peire de Vic, moine de Montaudon, avait des répulsions très affirmées.

« Et je hais, par saint Avon
Dame grasse au maigre con... »

Le XV^e siècle n'est pas seulement fait des couplets amoureux de Charles d'Orléans, il est aussi le siècle de Villon :

« Tous deux itves, dormons comme un sabot
Et au réveil quand le ventre lui bruit
Elle monte sur moi que ne gête son fruit
De paillardier, tout elle me détruit...
Je suis paillard, à paillardie me duct... »

Le XVI^e siècle n'est pas seulement le siècle de Rabelais ; il est aussi un grand moment de la poésie paillardie. Au siècle de Marguerite de Navarre, de Pernette du Guillet et de Louise Labbé, le sexe faible prend la parole hardiment : Les jeunes filles bien sûr :

« Je ne suis pas trop jeunette
J'ai bien quinze ans, se dit-on
La petite motelette
Me frétille à l'environ... »

9

mais aussi les femmes mariées :

« Mon mari est allé au gué
Oubiant de fermer le guichet
Par où mon œil va et vient »

et les revendications féminines savent déjà prendre, s'il le faut, un ton passionné

« — Ramenez-moi la cheminée
Ramenez-la moi haut et bas !
Une dame, la matinée
Disait, de chaleur forcée,
— Mon ami, prenons nos débats,
Ramenez-moi la cheminée
Ramenez-la moi, haut et bas ! »

Mais déjà aussi les hommes commencent à se plaindre des agaceries malhonnêtes des dames

« ... qui ne poulaient point jouer
Ayant fait dresser les quilles !... »

C'est au XV^e siècle que commencent les histoires de bergères troussées par leur galant.

« Je la couche dessus l'herbette
Te remues-tu, gente fillette,
Je lui levai sa chemisette
Te remues-tu, te remues-tu,
Te remues-tu, gente fillette, te remues-tu.
Je lui levai sa chemisette,
Te remues-tu...
Je lui baillis dessus ses fesses
Trois fois je lui fis la chosette. »

Comme en termes galants, ces choses-la sont dites : à quatre siècles de distance, on croirait entendre Georges Brassens. Cette convergence n'est pas seulement un effet du hasard. C'est tout simplement que la veine paillardie française ne s'est jamais tarie au cours des siècles, même dans les périodes les plus noires : ainsi au XVII^e siècle en pleine période de prudence dévote, ne voit-on pas le poète précieux Honorat de Bueil, marquis de Racan, envoyer pour son anniversaire à la Marquise de Boufflers deux coquetiers d'argent accompagnés d'un petit quatrain qui finissait ainsi :

« Que n'y puis-je ajouter les deux œufs et la mouillette ! »

Sous la III^e République laïque et pudibonde, Guillaume Apollinaire n'écrivit-il pas son « cortège priapique » : — admirez-en cette métaphore poétique de menuiserie.

« ... Et entre vos deux fesses
C'était mon tît tenon et votre cul mortaise
Jointés avec adresse. »

Mais il faudrait tout citer. Et c'est une anthologie de la poésie paillardie qu'il faudrait faire. Rabelais, Théophile de Viau, Verlaine, Ronsard, y tiendraient la plus belle place, mais nous réservons ceci pour un autre volume.

Notre propos est tout différent : montrer l'évidence dans le répertoire paillard classique d'une poésie plus fraîche et plus vivante que tous les alexandrins poussiéreux que l'on étudie sur les bancs des écoles ; ou que toutes les élucubrations néo-modernes d'un conformisme navrant que l'on débite, sans aucun humour, dans les caveaux poétiques « dans le vent ».

Ouvrez cette anthologie : vous y trouverez d'abord la veine réaliste essentielle au génie français — Rabelais disait : « Je ne construis que de pierres vives. Ce sont hommes ». Ici, les pierres vives, ce « sont femmes ». En effet vous ne trouverez point de ces personnages mythologiques idéalisés et désuets, des Tircis, des Philémon, des Pelléas et des Mélisandre, point non plus d'Allégories ridicules comme la Paix, la Mère Patrie ou la Révolution, toutes vieilles filles grinceuses et refoulées — Non, vous trouverez ici des vraies filles de France, pleines de la sève et de la vigueur du terroir ; des Lisons, des Charlotte, des Fanchon (*Ah que son entretien est doux, elle aime à rire, elle aime à boire, elle aime à chanter comme nous... »*) sans parler des Suzon (... « mais à force de rire, son ventre devint rond »...) ou de Caroline-la-Putain (... « tin, tin, tin taine et tin tin... ») Vous les trouverez partout dans l'anthologie, bien en chair, toujours bonnes filles, pas toujours très honnêtes, ni très fidèles... mais bon cœur dans le fond,

« Ne pleure pas mon p'tit Pierre
Parce que j'tons cocufié... »

dit gentiment sa femme au « cocu de Paramé ».

Mais surtout vous les trouverez toujours enthousiastes en paillardises (« A fous la moi fa pine dans l'cul et qu'on en parle plus ! ») et prêtes à se laisser attendrir pour des riens.

Considérez, par exemple, l'histoire de ces cinq, six, bons bougres revenant de Montluçon, qui, « ayant bu plus d'une fiole », dans une auberge, n'ont pas de sous pour payer :

« Sacrebieu, dit la patronne,
Qu'on leur prenne leur shako ;
Nom de Dieu, dit la servante,
Leurs faldars, leurs godillots. »

11

On sent chez ces deux braves femmes une colère légitime contre ces mauvais garçons. Mais attendons la suite :

« Quand nous fumes en liquette,
Nous montâmes sur des tonneaux
Nos liquett's étaient si courtes
Qu'on nous voyait les marteaux. »

Voilà qui va retourner la situation car la patronne, manifestement troublée par le spectacle, sent sa colère s'envoler. Un sourire indulgent naît sur ses lèvres et :

« Nom de Dieu, dit la patronne,
Qu'ils sont noirs, mais qu'ils sont beaux. »

La petite bonne, plus vive, et sans doute moins retenue dans les convenances par son rang social, laisse, elle, éclater franchement son enthousiasme :

« Nom de Dieu, dit la petite bonne,
J'en voudrais bien un morceau ! »

Après cette déclaration péremptoire, on peut dire que la glace est rompue, et c'est la patronne, alors, qui surenchérit avec la fougue d'une sensualité plus mûre :

« Nom de Dieu, dit la patronne,
Tous les six, il me les faut ! »

Naturellement, vous vous en doutez, tous les six y passèrent « du plus p'tit jusqu'au plus gros ». N'y a-t-il pas plus de finesse psychologique dans cette petite scène que dans tous les dialogues filandreux de Marcel Proust ou toutes les délibérations scabreuses de la Princesse de Clèves. Et en quelques mots, n'est-ce pas, admirablement dépeinte, toute la « furia francese de nos compagnes ». Voilà le réalisme paillard.

Mais ce réalisme des êtres est aussi profondément implanté dans les réalités du terroir. Les chansons paillardes multiplient toujours les précisions géographiques et provinciales, elles nous promènent dans les pâturages verdoyants où les bergers latinent les bergères (*O mon berger fidèle viens-t'en reposer sur mon cœur...*), dans les bocages où la jeunesse rurale fait l'expérience des premiers émois amoureux (*Derrière chez nous z'y a un p'tit bois...*), dans les chemins creux où filles et garçons qui reviennent de la foire s'accouplent sans façons, aucun ne choisissant mais chacun prenant la plus belle :

« En revenant de la foire
De la foire à Montbrison
Fai rencontré trois fillettes
Trois fillettes et trois garçons... »

12

- « En revenant de la foire,
De la Foire de Saint-Cloud
J'ai rencontré une belle
Qui me demanda cent sous... »
- « En revenant de Nantes
De Nantes à Montaigu
Je rencontre une belle
Qui dormait le cul nu... »
- « En revenant de Paris jusqu'à Nantes
J'ai rencontré trois jeunes filles charmantes... »
- « Sur la route de Châtillon
J'ai rencontré trois fiers lurons. »
- « Un jour la p'tite Huguette
S'en allait seule au bois
En chemin elle rencontre
Un étudiant en droit... »

Naturellement, toutes ces histoires finissent toujours sur un tas de foin, tas de foin qui, selon la chanson, « était si sec que ça faisait crac crac !... » (quel détail réaliste ! Quel précision ! Proust a-t-il jamais noté une impression aussi subtile ?)

Certes, il semble que les provinces suscitent très inégalement les vocations paillardes. Dans le répertoire classique français on ne saurait ignorer une attirance toute particulière pour les villes de garnison :

- « Quand l'artilleur de Metz
Arrive en garnison
Toutes les femmes de Metz
Se fourrent le doigt... »
- « En revenant du camp d'Châlons,
J'ai rencontré Marie Suzon... »
- « A Gennevilliers y a un' si tant belle fille
Qu'elle a séduit tambours et grenadiers... »

Mais on ne sait pourquoi, ce sont surtout les INFLUENCES OCEANIQUES qui prédominent indiscutablement :

Est-il besoin de citer

Les Filles de Camaret (dont le pucelage, comme chacun sait, « s'en est allé sur l'eau »...),

13

Les Filles de la Rochelle qui ont donné lieu à une abondante littérature depuis qu'on sait

1. qu'elles ont armé un bâtiment,
2. qu'elles ont la cuisse légère,
3. qu'elles portent des chemisettes qui leur arrivent pas z'au genou... »

A l'invitation au voyage de Baudelaire

*Mon enfant ma sœur
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble
Aimer à loisir
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble*

N'a-t-on pas envie de faire répondre par sa belle sur un gracieux air de valse musette

*Allons à Messine
Pêcher la sardine
Allons à Lorient
Pêcher le hareng*

Lorsqu'elle a su garder son authenticité, la chanson paillarde marine a une saveur incomparable par le style et par les expressions : écoutons la triste histoire du Marinier de Couëron :

- « ... il descendit à terre
Rencontre Mamzelle Suzon
I l'a prend, I l'embrasse
Lui r'trouasse ses godmons
Puis i l'lui sort un membre
D'au moins une brasses de long
Puis i l'le lui enfonce
Jusqu'au fin fond du fond... »

Indiscutablement, certaines chansons ont su garder la vivacité de l'air marin.

Bien implantée dans le terroir, la chanson paillarde est aussi profondément ancrée dans la REALITE HISTORIQUE :

Considérez par exemple ce petit tableau si pittoresque de l'époque napoléonienne :

- « C'était un grenadier
Qui revenait de Flandres
L'était si mal vêtu
Qu'on lui voyait... le membre ! »

Le pauvre soldat ayant, de par ce fait, excité la concupiscence d'une dame de compagnie va avoir une nuit agitée ; de même que ces trois jeunes soldats qui reviennent des campagnes d'Italie

« En revenant du Piémont
Nous étions trois jeunes garçons
Où mais de l'argent nous n'en avions guère... »

Heureusement pour eux, ils ont d'autres ressources, en particulier un « sens dessus dessous et sens devant derrière », exercice redoutable que même le Kama Sutra n'aurait point osé préconiser.

Mais les réalités historiques ne se limitent pas aux exploits amoureux de la piétaille.

Il y a la veine aristocratique,

« La duchesse de la Tremouille
Malgré sa grande piété... »
« Le Duc de Chevalise
Ayant déclaré
Que tous les cocus devaient être royés... »

Il y a même la veine royale,

« Le roi disait à la reine Victoria :
Si tu voulais
Entre tes mains réchauffer mon histoire... »
« C'est la reine de Hollande
Qui dit à son époux
Chéri pendant qu' tu bandes
Viens donc tirer un coup... »

LES CLERCS, naturellement, ne sont point oubliés. Nous pouvons gravir toute la hiérarchie ecclésiastique depuis les moines les plus humbles.

*Dans les chambres de nos abbés
On ne baise que des femmes de qualité,
Mais nous autres, pauvres apôtres
Tripaillons de moines
Nous ne baisons que des cons nérolés...*

15

Les curés de campagne montrent déjà quelques prospérités

« Monsieur l'Curé a des plates-bardes
Il en cultive les fleurs
Monsieur l'curé a un carrosse
Ses roues pétent sur le pavé »

Et comme de bien entendu, l'irrévérencieuse chanson paillardie attribuée au sommet de la hiérarchie les conditions de vie les plus voluptueuses.

*Elle voulait aller à Rome
Pour recevoir l'absolution
ton ton, ton ton, ton taine et ton ton
Le Pape était fort bien à Rome
Mais il était dans un boxon
Ton ton ton taine et ton ton...*

Riche en références géographiques et historiques précises, la chanson paillardie a donc aussi de grandes ambitions sociologiques. Aucune classe, aucune profession, aucun type familial n'échappe à la finesse de son analyse : orfèvres, cordonniers, gendarmes, vidangeurs... etc.

« Trois orfèvres à la Saint Eloi
S'en allèrent dîner chez un autre orfèvre... »
« Le cordonnier Pamphile
A élu domicile
Près d'un couvent de filles
Et bien il s'en trouva... »
« Il était un gendarme
Gendarme de Redon
Qui n'avait pas l'audace
De peloter les nichons... »
« Puissants du jour qui bouchez vos narines
Quand nous pompions le fruit de vos excès
Si nous cessions de vider vos latrines
Que sentiraient vos splendides palais ? »

Mais comme il est naturel, c'est le plus vieux métier du monde qui a retenu toute l'attention des chansonniers paillards.

LES CHANSONS PERIPATETICIENNES ne nous laissent rien ignorer des motivations de la base, depuis les impérieuses vocations de la jeunesse jusqu'aux poignants regrets des retraitées.

- « Tu vas quitter ta bonne mère
Pour t'engager dans un boxon
Je ne te retiens pas ma chère
Si c'est là ta vocation... »
- « J'avais seize ans je n'étais plus pucelle
Plus je baisais, plus je devenais belle
Et c'est ainsi que je m'suis fait putain »
- « T'en souviens-tu disait une maquerelle
A sa compagne une antique putain...
T'avais seize ans l'étais encore pucelle
Lorsque tu fus conduite dans un bougin ! »

Ici et en bien des endroits de cette anthologie, comme on voudrait pouvoir citer Georges Brassens

- « Car on ne se fait pas putain
Comme on s'fait nonne
C'est du moins c'qu'on prêche en latin
A la Sorbonne... »

Les chansons péripatéticiennes nous conduisent très logiquement à leurs conséquences : LES CHANSONS VENERIENNES. Le répertoire traditionnel en regorge, avec une foule de détails cliniques et anatomiques qui nous rappellent le rôle éminent des salles de garde dans l'élaboration des chansons paillardes.

Une chanson suffit à résumer toutes les autres car le scénario se déroule toujours de la même manière :

- « ... Je suis encore pucelle
Hélas hélas
Mais puisqu'il faut qu' j'commence
Et bien, et bien
A toi la préférence
Pour rien, pour rien
Je la crus sur parole
Jésus Jésus
Elle avait la vérole
Je l'eus, je l'eus
Et ma pine encore tierge
Coulà, coulà
Ni plus ni moins qu'un cierge
Voilà, voilà

A cette étape de notre pèlerinage aux sources paillardes françaises, il convient de faire une importante remarque : le décor et l'ambiance viennent en effet de changer.

17

Les chansons dont nous parlions précédemment étaient pour la plupart gaies, goguenardes, insouciantes, réellement paillardes, et tout à fait dans le style « ancien régime » du XVIII^e siècle et de la vieille civilisation rurale française. Avec les chansons péripatéticiennes, avec Nini Peau d'chien et Alphonse du Gros Caillou, nous entrons dans un autre monde, le monde de Zola, de Daumier, d'Aristide Bruant, un monde qui porte les marques de dureté et de désespoir de la société industrielle libérale. Dans un tel monde, le chansonnier n'a plus qu'une ressource pour rire quand même, « l'humour noir ». La chanson paillarde est devenue CHANSON POPULISTE.

Regardons vivre cette pauvre humanité avec l'admirable chanson qui s'appelle : « La Femme du roulier ».

- Il est minuit
La femme du roulier
S'en va de porte en porte,
De taverne en taverne,
Pour chercher son mari, tireli,
Avec une lanterne

Voilà ! Le décor est en place, l'acte d'exposition vient de finir. Nous entrons dans le drame. La pauvre femme trouve enfin son mari.

- Ton mari est ici
Il est dans la soupente
En train d'tirer un coup
Tirelou
Avec notre servante

Naturellement fait suite une dispute sinistre, des injures, des gifles. Nous nageons en plein « Zola » ! Alors la malheureuse rentre chez elle et retrouve ses pauvres enfants « qui sont couchés sur la paille ».

- « Ah mes enfants
Mes chers petits enfants
Pleurez votre destin,
Vous n'avez plus de père,
Je l'ai trouvé couché
Tireli
Avec une autre mère. »

Cette fois-ci le mélodrame culmine ! Ce n'est même plus du Zola, c'est du Eugène Sue ou du Hugo — « Pauvres mais propres ».

18

« Il fait nuit, la cabane est pauvre mais bien close ». On nage dans le monde irréel de Rousseau : « L'homme est naturellement bon mais c'est la société qui le corrompt ! » c'est évident ici ! Et qui ne serait ému par ces honnêtes créatures dont les malheurs n'ont pu entamer la bonté d'âme. On imagine la scène : Dans l'humble mesure, les pauvres enfants essaient de consoler leur mère et tendent leurs maigres petits bras vers son pauvre visage ridé par les soucis. C'est un tableau de Greuze, de Millet. Le moralisme triomphe. Le « stupide 19^e siècle » exulte.

Mais voici l'humour noir. Car, ô surprise, voici que les enfants ne sont pas naturellement bons et sont loin de faire chorus avec les larmes de la mère :

« Il a raison
S'écrièrent les enfants
Il a raison d'baïser
Avec celle qu'il aime
Et quand nous serons grands
Tirélan
Nous ferons tous de même ! »

Mais la mère ne sait pas plus que ses enfants les règles d'or du mélodrame populiste bien pensant, car elle ne se laisse point river son clou et réplique vertement

« Charognes d'enfants
Sacrés cochons d'enfants,
Et quand vous serez grands
Croyez-en votre mère,
Vous serez tous cocus
Tirélu
Comme monsieur votre père. »

Voilà quel est l'humour noir de la chanson populiste ! Nous le retrouvons, plus cruel encore, mais nuancé de mille tendresses et poésie dans l'admirable « Romance du 14 juillet ».

Par devant, par derrière
Tristement comme toujours,
Sans chichis sans manières
Elle a connu l'amour
Les oiseaux dans les branches
En les voyant s'aimer
Entonnèrent la romance
Du 14 juillet

19

Tristement comme toujours... Une fois de plus, on pense au réalisme impitoyable de Georges Brassens.

Quatre vingt quinze fois sur cent
La femme s'emmerde en baisant
Qu'elles le taisent ou qu'elles le confessent
C'est pas tous les jours qu'on leur déride les fesses...

Et comme nous sommes loin ici des chœurs des vierges enthousiastes que nous rencontrions précédemment .

« Ah fous la moi ta pine dans l'cul
Et qu'on en finisse... »

Mais c'est que le réalisme a tout gagné et que toute la trivialité a cédé la place à la tendresse.

Il est donné ainsi à tout art de s'accomplir pleinement avant de disparaître et la chanson paillardie n'est jamais plus belle qu'au moment où elle cesse ainsi d'être elle-même.

Pour conclure cette brève analyse des veines inépuisables de la paillardise française, il y a deux catégories importantes dont nous voudrions vous parler : ce sont les chansons paillardies philosophiques et les chansons paillardies surréalistes. Toutes les deux nous intéressent particulièrement parce que ce sont les deux formes les plus récentes et les plus vivantes du folklore paillard contemporain.

La CHANSON PAILLARDE PHILOSOPHIQUE a la chance de posséder son « discours de la méthode », puisque dans un de ses exemplaires les plus achevés, « la chanson des Poils du cul », elle nous livre dès le premier couplet le secret de son inspiration :

Faut-il avoir du poil au cul
Comment résoudre cette affaire?...
Les uns disent que c'est nécessaire,
Les autres que c'est superflu
En ce débat contradictoire
Où rien encore n'est résolu
La bible, la fable et l'histoire
Vont nous parler des poils du cul.

La bible, la mythologie et l'histoire, voilà bien les trois sources vives où s'abreuve l'inspiration élucubratrice de la philosophique chanson paillardie. Certes, la fidélité de son interprétation paraît souvent discutable, son explication des grandes pages de la bible par exemple est quelquefois hardie.

Ainsi chacun croit savoir que le roi Absalon, galopant par ses ennemis, s'accrocha par ses longues nattes aux branches d'un arbre, et fut ainsi rattrapé et exécuté. Mais les Poils du Cul font fi de cette interprétation simpliste et nous révèlent que :

*Ce fut par un poil de son cul
D'une longueur phénoménale
Qu'au bout de la branche fatale
Absalon resta suspendu.*

Depuis trente siècles, on nous mentait. Pourquoi faudrait-il accorder moins de foi à la sacro-sainte tradition paillardée qu'aux élucubrations de quelques théologiens en mal d'exégèse ? Et continuant ainsi son œuvre de remise en place de la vérité biblique, la chanson tire les vraies conséquences de cette tragédie sans crainte d'ébranler toutes les pédantes conceptions de M. Claude Lévy-Strauss et de tous les socio-ethnologues, ses complices :

*Depuis ce trépas mémorable
Tous les hébreux ont résolu
Pour éviter un sort semblable
De se raser les poils du cul !*

Voilà enfin de la sociologie efficace, de l'ethnologie constructive. O vérité historique, après des années où tu fus enchaînée dans le mépris, aujourd'hui enfin, libérée par l'action salvatrice de la veine paillardée, tu sors toute nue du puits sous nos yeux concupiscent !

Poursuivant plus avant son entreprise de désaliénation et proférant encore ses lumineux exorcismes contre les tabous, superstitions et erreurs de toutes sortes, qui, depuis si longtemps, obscurcissent les yeux hagards de la misérable humanité, dans le couplet de Samson et Dalila, la chanson paillardée dénonce une fois de plus la pudibonde interprétation, qui, ayant substitué les cheveux aux poils du cul, a ainsi gravement mutilé une des plus belles pages bibliques. Croyez-vous que Dalila, par trahison, a coupé les cheveux de Samson et ainsi lui a fait perdre sa force surhumaine. Ne soyez pas naïfs et apprenez que :

*Samson qui certes était velu
A tu par une main traîtresse
Avec le poil noir de sa fesse
Tomber sa force et sa vertu
Sous le ciseau qui le dépeuple
Quand le poil tombe, tout est foutu,
C'est ainsi que le sort des peuples
Tient, dit la bible, aux poils du cul.*

Avec le poil noir de sa fesse... voilà qui est autrement convaincant que la pudibonde version officielle.

21

Mais l'étude de cette prodigieuse encyclopédie mériterait de lourds volumes d'exégèse savante. Aussi sans plus nous étendre sur ce sujet, tournons notre regard paillard vers la plus moderne des manifestations paillardées : LA CHANSON PAILLARDE SURREALISTE. Et là, quel prodigieux spectacle : la création toute entière sous la plume du poète paillard s'anime, nous entendons les bois, les vallons, les bocages, tous les hailliers, s'emplit d'un bruissement extasié de caresses, de frous-frous d'ailes et d'appels lascifs, nous assistons à une transfiguration fantastique où chaque chose, chaque être est appelé à témoigner de son enthousiasme devant le grand rut universel :

*Et l'on entend
Dans les champs
Se masturber les éléphants,
Et l'on entend
Dans les prés
Se branler les chimpanzés,
Et l'on entend
Sous les rameaux
Battre la merde à coups de marteaux,
Et l'on entend
Sous les plumards
Battre le foutre à coups de braquemart.*

C'est bien d'une gigantesque fête palenne qu'il s'agit là ! Une fête où chaque animal, même le plus insolite, tient sa place avec dignité comme :

*Cet éléphant qui se masturbait
Derrière un casier à bouteilles,
Un crocodile qui passait
Reçut le foutre dans l'oreille.*

Colère, ô combien légitime du passant, qui réplique vertement :

*Espèce de sâle vieux dégoûtant
Cria le crocodile en colère
Si t'es du foutre de restant
T'as qu'à baiser la cantinière*

Cantinière mythique et accouplement irréalisable, répliqueront les esprits cartésiens avec agressivité. Mais c'est que vous n'avez pas accès, ô esprits cartésiens, à la fine poésie surréaliste de la chanson paillardée.

La poésie paillardée transcende amplement votre rationalisme étriqué et pudibond. Jamais vous ne pourrez ressentir dans vos cœurs secs l'émotion et l'attendrissement dyonisiaque, qui saisit toute âme bien née devant le chef-d'œuvre poétique, qui s'appelle le « Pou et l'Araignée ». Voyez cette admirable introduction :

22

*Un pou, se promenant dans la rue
Rencontra chemin faisant, chemin faisant
Une araignée bonne enfant
Elle était toute velue*

Comme ce petit détail est dit avec un lyrisme appétissant ! Mais aussitôt, une précision sociologico-économique, qui ne manque pas d'intérêt :

*Elle vendait du verre pitié
Pour s'acheter des p'tits souliers.*

Bientôt l'idylle se noue entre ce jeune pou entreprenant et cette araignée charmante. Il l'emmène « chez l'astroquet du coin » (« Troquet du coin », répond fidèlement le chœur des participants à cette grandiose tragédie !)

*Lui fit boire cinq à six coups de vin
L'araignée ne fit qu'en rire !...
La pauvrette ne s'doutait pas
Qu'elle courait à son trépas.*

Mais nos amoureux vont-ils se fâcher ? Voilà qu'au cours d'une conversation qui devient de plus en plus lascive, le pou ne se contenant plus de désir et de concupiscence lui offrit « cinq francs six sous » ! O pudeur, ô vertu des fraîches jeunes filles en fleurs : Que voilà un amoureux qui ne respecte guère la carte du Tendre !... Se dressant fièrement, son joli minois empoisepé par une pudeur farouche, l'araignée va-t-elle répliquer : « Monsieur, je ne suis pas celle que vous croyez ! ». Ne nous y trompons pas : la chanson paillardarde n'est pas écrite par Dely ou la Comtesse de Ségur ; notre dulcinée, retroussant fièrement ses jupons, ses jarretelles et son vertugadin, se récrie hautement :

*Cinq francs six sous...
C'est pas l'Pérou
Va tu n'es qu'un rien qui vaille
Si tu n'fous pas cent sous d'plus
Tu n'verras pas l'trou d'mon cul !...*

L'entretien se continuant sur ce ton, il était fatal que le pou en vienne à entrer dans le vif du sujet ! Et le drame classique se noue : grossesse de l'imprudente enfant, offense publique de son père :

*Ah ! chalope tu t'as fait encreinter
T'es encor' plus putain qu'tu mère,
L'araignée de désespoir
S'a foutu trois coups d'rasoir.*

23

Voilà que l'idylle bucolique se transforme en une tragédie antique. Repose en paix, ô araignée au cœur brûlant d'amour ! Ton pou ne te survivra pas longtemps. Comme Pelléas et Mélisande, comme Tristan et Yseult, comme Roméo et Juliette, les deux amants seront bientôt réunis dans les bras consolants de la Mort ! Car voici l'apothéose de la poétique paillardarde. Voici la grandiose scène du dernier acte de la Tragédie du Pou et de l'Araignée : le pou pris de démente à l'annonce de la mort de sa bien-aimée, entreprend l'ascension périlleuse des tours de Notre-Dame ! — Comme tu es beau, faisant face à ton destin, ô pou sublime ! — Nous t'imaginons perdu seul, comme Quasimodo, dans le fabuleux désordre de l'architecture ogivale, te hissant le long des archivoltes, te suspendant aux pinacles, l'agrippant avec l'énergie du désespoir à la tête lugubre des gargouilles compatissantes, et enfin parvenant au sommet, faisant orgueilleusement face aux dieux comme Prométhée sur son rocher ! Une seconde, tu t'arrêtes ! Ton beau visage, ô pou, raviné par les affres de la douleur, illuminé de pourpre par les rayons du soleil couchant, se voile devant le spectacle joyeux de la vie parisienne à tes pieds. Mais, à quoi bon vivre quand l'araignée est morte !

Un seul être nous manque et tout est dépeuplé ! Poussant alors un hurlement de révolte contre l'absurdité du destin, ivre de désespoir, le pou se donne une mort atroce :

« Et là-haut, il s'est foutu... »

et il exhale son âme douloureuse dans un épouvantable gargouillis.

Va rejoindre ton araignée velue dans les profondeurs du Tartare, ô pou héroïque ! Tu resteras toujours pour nous la plus haute, la plus hiératique figure du drame paillard. Symbole vivant dans l'au-delà, de la révolte de l'homme contre l'absurde destinée, archétype des vertus républicaines, étendard sanglant de la révolte des opprimés, tu es, en même temps, l'illustration irréfutable de la profondeur spirituelle et de l'inégalable valeur artistique de la chanson paillardarde française.

A ce titre, tu resteras toujours dans nos mémoires et peut-être un jour, lorsqu'un soleil nouveau illuminera la terre des hommes et que les brumes de l'oppression et de l'obscurantisme pudibond s'envoleront, alors peut-être le récit de tes exploits deviendra-t-il le cantique des temps nouveaux, et tous alors, ouvriers et intellectuels, poètes et paysans, enfants impubères et vieillards décrépés, chanteront-ils tous, pour jamais, le grandiose et émouvant récit de tes funérailles :

*Alors les poux du voisinage
Se réunirent pour l'enterrer
Au cimetière d'Levallois-Perret
Tout comme un grand personnage
Et c'était bien triste à voir
Tous ces poux en habit noir.*

Et toi, ô muse de la chanson paillardarde, pour l'éternité, nous jurons de demeurer tes chevaliers servants.

Fait à Nancy, le 30 janvier 1975

Jean-Michel MAHENC
Directeur et maître de chapelle du Conservatoire
National de la Chanson paillardarde de Nancy